

DÉPOT

42, PASSAGE DE LA MONNAIE.

ABONNEMENTS :

Belgique : Bruxelles. . fr. 42
Les Provinces. . 45

ANNONCES :

30 c. la petite ligne de justification.

Toute leur vie estoit employée, non par loix
statuz, mais selon leur vouloir et franc arbitre... En
leur reigle n'estoit que cette clause :

PAY CE QUE VOULDRAS

parce que gens libres, bien nays, bien instruits,
conversant en compagnies honnestes, ont par nature
ung instinct et aguillon qui tousiours les pousse à
faits vertueux et eloigue de vice, lequel ils nommoient
honneur.

RABELAIS. Gargantua, livre I, chap. LVII.



DÉPOT

42, PASSAGE DE LA MONNAIE.

ABONNEMENTS :

Belgique : Bruxelles. . fr. 42
Les Provinces. . 45

ANNONCES :

30 c. la petite ligne de justification.

Sire, repondit Uylenspiegel au roi de Boheme,
Quand je suis, du beau pays de Plaudre, gai compa-
gnon, bon conteur d'aventures, rimeur, peintre,
sculpteur, musant et noble homme, le tout ensemble.
Et par le monde ainsi je me promène, louant choses
belles et honnes, et me gaussant de sottise à pleine
gacule.

Legende d'Uylenspiegel.

UYLENSPIEGEL

JOURNAL DES ÉBATS

POLITIQUES, ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

QUEL GOUVERNEMENT

REMPACERA L'EMPIRE?

Par ÉTIENNE MARCEL.

Nous continuons à publier, dans un supplé-
ment spécial ajouté à nos numéros du dimanche,
la brochure qui, sous le pseudonyme d'Étienne
Marcel, traite à fond de la politique française
ou, pour parler plus exactement, de la politique
européenne.

Cette brochure paraîtra, la semaine pro-
chaine, chez tous les libraires.

Nous publions avec le numéro de ce jour un dessin
lithographié.

COURRIER DE PARIS.

Paris, 31 octobre.

Mon cher Uylenspiegel,

Il n'est question aujourd'hui à Paris que des noces
et festins qui ont eu lieu hier à Chamarande, le châ-
teau de M. de Persigny, lequel serait nommé duc, à
l'occasion de ce dîner. Voilà l'état politique de la
France.

Passons, car j'enrage! Tâchons de rire!

On me racontait hier l'histoire d'un Anglais qui au
retour d'un voyage en France répondait à quelqu'un
qui lui demandait s'il avait tout vu.

— Oh! yes, j'é avé toute viou, excepté un petit pays
appelé : *Complet*. Chaque foa que je avé volu prendre
le omnibusse qui conduisé à *Complet*, je lé avé trové
playn et j'é avé pas pu aller moi, *it is very desagreable*.

La fuite de ce pauvre petit Othon de Grèce a remis
à la mode les vieux calembourgs, il faut qu'Othon file,
il faut qu'Othon soit philhellène. Je te fais grâce de
toutes ces inepties.

M. Ingres est assez malade. Il a attrapé un gros
rhume en allant voir lever le soleil dans les environs
d'Orléans. Ces promenades matinales avaient pour
cause un tableau qu'achève en ce moment l'illustre
peintre et qui représente l'Olympe tout entier réuni
près d'une fontaine au lever du soleil.

On a beaucoup ri ici d'une bêtise commise par un
rédacteur du *Moniteur*, M. Paul Dalloz qui dans un
article sur les Saints Évangiles confond Saint-Jean le
Précurseur avec Saint-Jean l'Évangéliste et commet
une série d'autres erreurs qu'il serait trop long de re-
lever ici.

Voici quelques petits faits assez curieux relatifs à la
censure théâtrale.

On joue au théâtre du Palais-Royal une pochade qui
a pour titre : *Une Corneille qui abat des noix*. Dans
cette pièce Gil Perez qui s'appelle Paul Barberon, s'est
épris d'une femme équivoque et comme on lui en fait
des observations, il répond : « je l'aime et je dis avec
le poète :

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!

Ce poète c'est Victor Hugo. Eh bien, la censure en a
pris ombrage et elle a fait supprimer ces mots avec
le poète comme si la paix publique fut en danger.

Dans une autre pièce, il y a ou plutôt il y avait ces
mots : « *Quelle foule d'imbéciles!* La censure a craint
qu'un public malintentionné n'entendit : *Quel Fould
imbécile!* et elle a fait biffer ces mots inoffensifs.

La première représentation des *Ganaches* a eu lieu
avant hier. La pièce a eu ce succès de première repré-
sentation qui commence à lasser le véritable public qui

ne s'en rapporte plus qu'à lui-même. Cette pièce a une
double allure, l'une politique sur laquelle je me suis
déjà prononcé ici même, l'autre comique, dans le sens
de la composition dramatique à propos de laquelle j'ai
entendu dire qu'elle n'était qu'une reproduction d'un
roman d'Eckmann-Chatrion, intitulé : *Maitre Daniel
Rock*. Ne connaissant pas ce livre je m'abstiens de tout
jugement.

J'ai déjà raconté la pièce, je ne recommencerai pas
cette analyse. Lafontaine, Lafont, Blaisot, Diéudonné,
Derval ont obtenu un succès énorme. Quant à M^{lle} Vic-
toria, on la porte aux nues. Tout en reconnaissant le
mérite de cette jeune actrice qui est toujours la même,
je ne crois pas qu'il y ait lieu de la mettre au pincel.

M. Walewski, ministre de la censure d'État assistait
à la première représentation. Il a paru satisfait. Seule-
ment à la fin de la pièce, il a fait appeler M. Montigny
et lui a dit de supprimer certain passage que voici. —
Un des personnages, le jeune médecin révolutionnaire,
en jouant au whist, tire un roi de cœur. — *Un roi de
cœur*, s'écrie-t-il, *ah oui, trouvez-en un roi qui ait du
cœur*. — Ce trait bien innocent a dû être retiré.

Au point de vue politique, M. Sardon a rendu ser-
vice au gouvernement en flétrissant sous le nom de
Ganaches tous ceux qui restent fidèles à leurs convic-
tions. — On affirme qu'il va être décoré.

M. Ch. Flor O'Squarr, votre auteur de *Bruxelles
sens dessus dessous*, a une pièce intitulée : *Peut-on
entrer?* qui va entrer en répétition aux Délasse-Com'
(Délassements-comiques). Cette pièce est faite en colla-
boration avec M. Louis Hymans, représentant; mais le
nom de ce dernier ne paraîtra pas sur l'affiche et pour
cause, mais il touchera la moitié des droits d'auteur.

J'emprunte à un de mes confrères des départements,
le *Phare de la Loire*, un journal d'avant-garde, qui fait
beaucoup parler de lui depuis quelque temps, les

nouvelles suivantes qui t'intéresseront je crois :

« C'est décidément du 20 au 25 décembre qu'aura lieu la représentation à Bruxelles, au théâtre des Galeries St-Hubert, dirigé par M. Delvil, du drame *les Misérables*, par MM. Charles Hugo et Paul Meurice. Ce drame est divisé en quatorze tableaux qui embrassent l'ensemble du roman. Le prologue qui comprend deux tableaux, retrace les principaux épisodes de la rencontre de l'évêque Myriel et de Jean Valjean. La première partie qui a pour titre : *Fantine* et renferme six tableaux s'arrête à la mort de Fantine. La deuxième partie divisée également en six tableaux porte le nom de Jean Valjean et a pour principal épisode la barricade de la rue St-Denis. Les auteurs ont mis complètement à la scène la sombre barricade surmontée du drapeau rouge.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la pièce pour être jouée à l'étranger a reçu toutes les modifications que comporte la liberté des théâtres dont jouissent Bruxelles et Londres. La barricade ne figurait nullement dans la pièce française.

On a parlé d'une autre pièce empruntée aux *Misérables* et qui devait être jouée sur un autre théâtre de Bruxelles, le théâtre du Cirque, je crois. M. Charles Hugo et M. Paul Meurice ayant seuls reçu de M. Victor Hugo, propriétaire du roman, la permission d'en tirer un drame, toute autre œuvre dramatique extraite du même livre se verrait poursuivie en vertu des lois internationales. »

Le procès de M. Ch. Hugo contre le journal le *Mouiteur* va se poursuivre. C'est M. Dufaure qui plaidera cette cause fort intéressante, car les tribunaux vont avoir à décider si le *Mouiteur* est au-dessus des lois protectrices de tous les Français.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES.

Nous sommes dans la vallée de Cachemire, le *pays des roses* et des toisons merveilleuses; là, les oiseaux chantent toujours, inspirés par un printemps éternel, et la brise qui se joue dans les buissons épanouis, murmure des refrains qu'il est doux d'entendre mollement étendu à l'ombre des platanes. Toutes ces choses, et bien d'autres encore, sont connues de la belle princesse des mille et une nuits que le seigneur Baskir conduit au roi de Boukharie, son auguste maître, qui doit en faire son épouse, aussi, dans son itinéraire de Delhi à Samas-cande, la belle princesse a-t-elle ordonné une halte sous les ombrages frais de la douce vallée.

Donc les esclaves dressent les tentes et déploient les tapis soyeux. — Profanation ! un vil chanteur, sa gusla (guitare) près de lui, dort, juste à la place où l'on veut appendre le royal hamac. — Réveiller le drôle et le chasser en le menaçant d'une volée de bambou vert est bientôt fait. — Survient la princesse Lalla-Roukh, la perle de l'Indoustan, portée sur un palanquin d'or et vêtue en oiseau de paradis. — Pendant que Baskir, le directeur des menus plaisirs et l'économiste de la caravane, est allé ordonner le repas du soir, la princesse entretient sa suivante Myrza de la répugnance instinctive qu'elle éprouve pour l'époux vers lequel on la mène et de l'amour qu'elle ressent pour un rival de bulbul qui, chaque soir, venait sous ses fenêtres soupiner la romance nouvelle. — Mais voici le repas du soir, le menu en est plus élégant que nutritif, la princesse y fait peu honneur. — Au dessert, des almées viennent divertir la noble compagne par leurs danses molles et vaporeuses, comme elles s'arrêtent, l'homme à la gusla, qui ne se tient pas pour battu, reparait dans le fond; sur un ordre de la princesse, on le requiert de chanter, l'homme s'approche pour obtempérer à cet ordre. — O joie ! ô surprise !! ô bonheur !!! dans l'homme à la gusla, la princesse reconnaît son mystérieux donneur de sérénade, celui qu'elle entendait chaque soir de sa couche solitaire, à l'heure où les jeunes filles d'Orient chantent à leur angora favori : « *Mi a mou, que veut minette.* » Mais chut, motus, Baskir est là, l'œil et l'oreille ouverts; comment déjouer la surveillance de ce gênant argus et trouver un instant pour s'entretenir loin des regards curieux ? La chose n'est guère malaisée avec un sot de la force du seigneur Baskir et surtout quand on a à son service la fine-

mouche Mirza. — Cette dernière se laisse conter fleurette par Baskir, accepte un rendez-vous, la nuit, sur le bord du lac et taudis que le vieux débauché cherche la piquante soubrette au clair de la lune, le chanteur, trompant la surveillance des sentinelles ivres-mortes, se fait ouvrir la porte de la princesse, pour l'amour de Dieu.... Ici tombe un rideau prudent.

Quand on le relève, Lalla-Roukh soupire après son beau chanteur dans le palais d'été du roi de Boukharie. Vainement déroule-t-on devant elle les trésors de l'Orient, où elle n'a qu'à puiser à pleine main, la princesse aime mieux son chanteur ô gué... Ni les bijoux merveilleux, ni les étoffes rares ne parviennent à la décider. — Mais soudain l'espoir revient lui sourire, elle va tout avouer à l'époux qui s'approche, son amour, sa faiblesse pour le chanteur Noureddin; le pire que ce roi puisse faire est de la renvoyer à ses nobles parents, chemin faisant, elle trouvera bien le moyen de s'enfuir avec son enchanteur vers l'horizon bleu.

Mais Baskir à qui on fait part de cette belle résolution ne s'en arrange guère, d'abord parce qu'on pourrait bien le faire empaler pour son défaut de surveillance, ensuite parce que sa disgrâce serait certaine. — *Ah ! si je pouvais tenir un moment ce chanteur*, s'écrie le pauvre homme; son désir est exaucé soudain; le chanteur, qu'on croyait resté dans la vallée de Cachemire, accourt faire entendre à la princesse une barcarole nouvelle, Baskir le guette et met la main dessus, comme il allait se livrer à un troisième couplet. — Avant de se décider à le faire pendre, Baskir lui tient à peu près ce langage : « Engagez la belle Lalla-Roukh à épouser mon auguste maître et contentez-vous d'être son ami intime je vous laisse la vie sauve et m'engage à partager les honneurs qui ne peuvent manquer de pleuvoir sur vous. » Noureddin accepte ce marché et Baskir rassuré lui ménage de suite un petit tête-à-tête avec la princesse. Mais la princesse, qui a écouté l'entretien, reproche au chanteur sa félonie et lui exprime tout son dégoût pour les ménages à trois; Noureddin se disculpe en confessant qu'il n'a accepté ce marché que pour éviter les brutalités de Baskir et revoir celle qu'il aime, et la princesse de s'écrier :

Jé t'aime je t'aime
Délice su préme :

ce qu'entendant, Baskir ordonne qu'on arrête le chanteur et qu'on lui coupe le sifflet, si Lalla-Roukh n'accepte pas avec joie le royal époux qui s'avance... Lalla-Roukh ne sait que devenir et se voit contrainte de livrer sa main au roi qui lui tend la sienne... Mais, coup imprévu, auquel tous les spectateurs s'attendaient, ce roi tant haï et le chanteur adoré ne font qu'un seul et même ténor... On récompense la fidélité de Baskir et la vertu de Myrza en les mariant l'un à l'autre...

Sur cette donnée, de Thomas Moore, tant soit peu renouvelée des Grecs et de Jean de Paris, Félicien David a écrit une partition que l'opéra-comique a enregistré comme un des succès les plus productifs de ces dernières années.

On peut reprocher parfois à Félicien David, la banalité de l'idée, la diffusion du système et l'abus du bleu, mais chacun doit admirer cette originalité marquée, cette individualité puissante, qui signe chaque page d'un parape à elle, qui charme par des procédés exempts de charlatanisme et captive, ce qui n'est pas un mérite mince, comme le rossignol, avec une seule chanson.

Dès les premières mesures de l'introduction, on sent que *Lalla-Roukh* est l'œuvre d'un maître habile; une mélodie parfumée, nonchalante et colorée d'azur, nous prépare à ce monde du rêve et de la fantaisie dans lequel nous allons vivre pendant deux heures.

Nous ne voulons faire, dans l'œuvre nouvelle, qu'une course au clocher et rapporter, plic et ploc, trop tard après nos nombreux confrères quotidiens, ce qui nous a paru le plus saillant; nous citerons bien vite la délicieuse romance de *Lalla-Roukh* et celle qui soupire Noureddin sur un accompagnement pizzicato de violons et une suave mélodie du hautbois du plus délicieux effet. La danse des almées, vraie perle musicale, que M. Justamant n'a pas tout à fait comprise et un final des plus colorés.

Au second acte, le petit duo des deux femmes, les

couplets de Baskir, la barcarole de Noureddin et un duo bouffe des plus scéniques. Tous ces morceaux sont d'une excellente facture, d'un effet piquant et l'exécution en est délicate, aussi les bravos ne leur ont-ils pas manqués.

Jourdan a fait du rôle de Noureddin une de ses meilleures créations; M^{me} Monrose est charmante sous son costume d'oiseau de paradis, nous voudrions cependant qu'elle viut chanter le duo du final du premier acte *sous la dalmatique*; elle dit avec une langueur orientale sa romance du premier acte et avec une chaleur toute française son air du second.

M. Bonnefoy (Baskir), est un excellent artiste qui possède toutes les qualités désirables pour rencontrer de beaux et légitimes succès, nous l'engageons seulement à moins se fier à sa facilité et aux inspirations du moment, à étudier plus mûrement ses rôles, non pas seulement au point de vue du mot ou de la note, mais pour arriver à donner à chacun de ses rôles ce cachet, ce coloris, l'originalité, qui fait les vrais artistes: On est en droit de demander beaucoup à M. Bonnefoy, parce qu'il semble qu'il peut beaucoup.

M^{me} Dupuy a un léger costume de sauvage excessivement bien drapé. Elle s'acquiesce de son rôle avec grâce et légèreté. Ses couplets obtiennent chaque soir deux salves d'applaudissements; nous voudrions cependant lui voir une physionomie un peu plus mobile quand elle débite le dialogue, cela ne ferait qu'ajouter à l'entrain qu'elle apporte dans toutes les pièces où elle se montre.

Lalla-Roukh est monté avec un luxe de décors et de costumes qui témoignent de l'espoir que la direction a fondé sur cet ouvrage et de son grand désir de satisfaire le public. Espérons qu'on lui en saura gré et qu'avec *Lalla Roukh*, en voilà pour au moins vingt chambrées complètes.

Le même soir avait lieu la reprise de *Rose et Colas*, une pièce centenaire; mais l'esprit et la bonne humeur n'ont pas d'âge. Aussi le succès du joyeux livret et de la naïve partition a été des plus brillants. L'interprétation de l'œuvre du bon Sedaine et du vieux Monsigny est du reste des meilleures, confiée qu'elle est à M^{me} Dupuy, MM. Jourdan, Bonnefoy et Carrier et M^{me} Meuriot.

Il y a eu cette semaine une exhibition nouvelle d'élève de Conservatoire, la présence des professeurs du musique, de déclamation et jusqu'à celle du secrétaire donnait à cette représentation un air de solennité extraordinaire.

Nous sommes d'ordinaire plein de sollicitude pour l'administration de M. Letellier, cette fois nous avons à lui apprendre, à propos de cette exhibition, que le public ne paie pas pour assister à des *auditions*; celles-ci ne se font qu'à bureaux fermés et le lustre éteint.

Si nous avons plaisanté dimanche dernier, à cause d'une exhibition de ce genre c'est qu'elle avait lieu dans le *Bouffe et le Tailleur*, un mets qui se sert à toutes sauces, puis c'était une première fois: Aujourd'hui c'est la seconde et dans le *Trouvère*, halte-là.

M^{me} Wertheimer a commencé la série de ses représentations par la *Favorite*, elle continuera par le *Trouvère*, le *Prophète*, etc., etc.

M^{me} Cèbe est engagée au théâtre de la Monnaie. Elle créera le *Maréchal-Ferrant*, de M. Steveniers.

M. Carrier, le trial de la Monnaie, est engagé à l'Opéra-Comique à Paris.

A la première représentation de *Rose et Colas* un accident qui aurait pu avoir les conséquences les plus déplorables a failli arriver à M. Jourdan quand il tombe de la selle placée à trois mètres de hauteur. Heureusement tout s'est borné à une simple déchirure à sa culotte.

« *Y aller ile cul et de tête comme une corneille qui abat des noix.* S'employer avec ardeur et sans précaution pour faire réussir quelque chose. » Ainsi s'exprime le Dictionnaire de l'Académie française au mot *corneille*. Mais j'aime mieux, parce que je la crois plus exacte, la définition de ce proverbe que donne Napoléon

Landais. « Se porter à faire quelque chose avec chaleur et avec plus de force que de circonspection et d'adresse. »

La Corneille qui abat des noix, en ce moment, au théâtre du Parc, se présente sous la figure de M. Pincebourde, l'ami d'enfance de M. Ramonet, qui ne l'avait pas revu depuis dix-huit ans et qui le reçoit avec bonheur dans sa maison. Pincebourde est un excellent homme. Il veut le plus grand bien à son ami Ramonet. Il cherche toute occasion de lui être agréable. Malheureusement, Pincebourde a le jugement d'une promptitude excessive. Cuvier, au moyen d'un seul os d'un animal quelconque, même anté-diluvien, reconstruisait et décrivait l'animal entier. Pincebourde a transporté en toutes choses la science de Cuvier. Avec le moindre fait, le plus insignifiant, il construit une histoire toute entière. D'un coup d'œil, il remonte aux causes, il prévoit les effets, il signale le lien des choses. S'il trouvait une épingle dans la rue, pour sûr, il vous dirait la couleur des cheveux de la personne qui l'a perdue. Cette précipitation de jugement ne suffit pas à caractériser M. Pincebourde. Comme il a jugé, il agit. C'est tout dire. En un instant, son plan est dressé, ses batteries sont en position, il va, il va, il va, il se cogne à droite, il se cogne à gauche, n'importe, il ne s'en aperçoit même pas, c'est toujours à recommencer et les leçons lui profitent d'autant moins que c'est sur le dos de son ami, de ce bon, de ce content, de ce naïf M. Ramonet que Pincebourde travaille, que la corneille abat des noix !

Avec les meilleures intentions, et dans le but de le sauver de toutes sortes de périls imaginaires, il met à son ami martel en tête, il fait de sa maison le siège d'un véritable jeu de grabuche. Sa logique est inexorable : il a vu un accordeur de pianos embrasser précipitamment la main de Lucienne, la fille de Ramonet, donc Lucienne est amoureuse de l'accordeur ! L'accordeur amène en secret un jeune enfant à Lucienne qui l'embrasse avec effusion, donc Lucienne est la mère de cet enfant ! M^{me} Ramonet s'oppose au mariage de sa fille avec son prétendu, M. Menu, donc M^{me} Ramonet est amoureuse de M. Menu. Pourquoi le prendrait-elle en grippe si elle ne l'aimait, dit-il à Ramonet, que cette logique épouvante en même temps qu'elle le convainc !

Nous ne voulons pas analyser ici ces trois actes. C'est une succession de scènes drôlatiques, un feu de file de bons mots, un entrain sans pareil d'un bout à l'autre. Cette *Corneille*, on peut le dire, n'aura pas abattu que des noix pour la direction du théâtre du Parc. Non-seulement elle a ramené la foule à ce théâtre, mais, ce qui vaut mieux, elle a, plus que toute autre pièce, mis en relief le talent de ses acteurs. Il n'en est pas un qui ne se soit montré, dans cette pièce, supérieur à ce qu'il apparaissait précédemment. L'esprit que MM. Th. Barrière et L. Thiboust ont prodigué dans leur comédie est communicatif. Entre l'œuvre de l'auteur et ses interprètes, n'y a-t-il pas toujours une sorte de fluide magnétique, à dose plus ou moins forte ? MM. Boisselot, Guillié, Hamburger, Alexis, Dumoulin, M^{mes} Delvil, Ferreira, Armandine, Anna, tous enfin ont rivalisé pour donner à cette délicieuse drôlerie le succès qu'elle mérite et qu'elle a obtenu.

Au théâtre des Galeries, c'est le *Bossu* qui fait merveille. Il a produit à ce théâtre le même effet que la *Corneille*, au Parc ; et, vraiment, nous pourrions dire que l'année théâtrale n'a véritablement commencé à ces deux théâtres que depuis dix jours, avec la première représentation de ces deux pièces.

Au fond l'histoire du *Bossu* est assez vieille. Mais qu'importe ? L'agencement est tout en toutes choses. Le succès de ce drame s'explique surtout, selon nous, par la variété de ses scènes et le mouvement qui y règne. On y pleure et on y rit. On y voit des gens d'épée, de grand et de bas étage. Il y a plusieurs duels sur la scène. Maintenant que l'on ne se bat plus dans la vie réelle, il semble que le duel ait plus que jamais faveur au théâtre. Il ne manque qu'une chose à ce drame : un bossu, car, il faut que vous le sachiez, le bossu qu'on annonce n'est qu'un faux bossu, il a une bosse d'emprunt, c'est un déguisement. N'importe ! M. Laray est très-crâne sous cette bosse, et nous l'aimons encore mieux dans cette partie de

son rôle que dans l'autre. Il est applaudi et rappelé à maintes reprises. M. Harville, M^{me} Daubrun et M^{lle} Müller contribuent beaucoup par leur talent au succès de la pièce. N'oublions pas de mentionner MM. Pavie et Mols qui, dans des rôles de spadassins méridionaux, Cocardasse et Passepoil, viennent apporter sur la scène, le grain de sel, le mot pour rire.

Ce drame est moral par excellence : le crime y est puni et la vertu récompensée ! C'est avec un double plaisir que le public voit jeter à l'eau M. de Peyrolles, en la personne de M. Lecomte !

Un rédacteur de l'*Indépendance* a commis en sortant du *Bossu* ce méfait :

« Pour garantir la vertu d'une jeune fille décidément il faut *Lugardère*. »

Si M. Delvil a monté le *Bossu* c'est pour ne pas laisser dans l'oubli ses prédécesseurs :

Pendant les onze tableaux on ne parle que des *fossés de Quélus*.

Le vent, l'orage, la pluie, si préjudiciables aux exploitations théâtrales n'ont pas empêché la foule de se rendre chaque soir au joli petit théâtre Séraphin mécanique rue Royale, dont la vogue grandit dans des proportions étonnantes. Cet établissement placé dans un des endroits les plus aristocratiques de la capitale, promet de prendre rang parmi les plus importants.

Tous les soirs il y a salle comble et l'on peut dire que si l'élite de la société s'y donne rendez-vous, c'est que, quoique ce genre de spectacle ne semble fait que pour l'amusement des enfants, les parents y trouvent aussi de quoi passer d'agréables soirées et que le bon goût et l'intelligence président à la composition des représentations, qui offrent deux parties distinctes : les pièces mécaniques avec changements à vue toutes d'un effet admirable et les marionnettes italiennes de M. Radutti, de Milan, qui s'est acquis à juste titre une réputation européenne.

Pour répondre à l'empressement du public et permettre aux élèves des pensionnats de jouir du spectacle dans la journée, des représentations supplémentaires sont données les dimanches et jeudis à 2 heures de relevée, sans préjudice à celle du soir.

COUPS DE CISEAUX.

M. Proudhon craint la création d'un pape de la franc-maçonnerie, oublie-t-il qu'il se pose en pape de la révolution ? Son infailibilité n'est pas encore bien assise, mais s'il faut en croire le *Charivari* son incarnation se serait déjà révélée. Écoutez plutôt :

LE DIEU PROUDHON.

Monsieur et très-illustre publiciste,

Hier dans la journée, comme je passais dans le faubourg Saint-Germain, j'aperçus, un imprimé à la main, le vidame de la Vertepillière.

Sa figure rayonnait et il semblait le savourer avec une indescriptible satisfaction.

Un peu plus loin je coudoyai monseigneur ***, évêque de passage à Paris. Il feuilletait — je le reconnus à la couverture — le même ouvrage que le vidame, et comme lui, en feuilletant, il dodelinait la tête avec des expressions de béatitude approbative et des sourires gros d'enthousiasmes contenus.

A quinze pas de là je me jetai dans un des plus fougueux champions que François II ait eus à Gaète, un volontaire qui ne jure que par S. M. François II et son auguste épouse. L'ancien volontaire, lui aussi, parcourait avec une attention fiévreuse un opuscule auquel son regard octroyait les plus tendres caresses.

Cette triple rencontre avait, vous le pensez bien, éveillé ma curiosité.

Et tout le long du chemin je me mis à bâtir des pyramides de conjectures pour deviner quel pouvait bien être l'auteur de l'œuvre qui soulevait chez les ultramon-

tains et les droitdivinistes de si véhémentes approbations. Je passai en revue tous les noms du crû.

D'abord j'opinai pour un pamphlet de Vadé-Veuillot, puis pour une brochure indigeste du filandreux Poujoulat, pour un factum de M. Dupanloup l'Orléanais, pour une élucubration du pesant M. Laurentie.

Que sais-je !

Tout le calendrier des ennemis du progrès et de la raison fut par moi révisé mentalement.

Si bien qu'entre tant de gloires du crû je restai hésitant, quand la *Gazette de France* vint me tirer d'embarras.

Dans son édition nocturne cette aimable feuille annonçait en en citant des extraits l'ouvrage sur la paternité duquel j'avais fait tant d'hypothèses. Cet ouvrage n'était signé ni Veuillot, ni Dupanloup, ni Laurentie, il était signé de votre nom, monsieur et très-illustre publiciste ; il était signé P.-J. Proudhon !

Je ne vous cacherai pas que ma surprise fut aussi vive qu'indignée et qu'elle s'accrut quand j'eus moi-même parcouru les pages dans lesquelles vous vilipendez si maladroitement l'unité italienne ainsi que les libéraux italiens.

Puis insensiblement je commençais à revenir de mon premier émoi, la réflexion succéda au saisissement, et alors — en pensant au passé — je cessai d'être étonné du présent.

L'un n'explique-t-il pas l'autre ?

N'êtes-vous pas toujours le même homme, par le talent comme par les aberrations ?

Vous vous prétendez démocrate, soit, monsieur, mais que seriez-vous donc si vous étiez un suppôt de toutes les réactions ?

Rien autre chose, je vous le jure.

En 48, ce fut votre plume qui porta à la république les coups les plus violents en dénigrant successivement tous les hommes qui servaient cette cause.

De même que vous aviez sapé ainsi la liberté politique, vous portâtes à la liberté de conscience un coup terrible en proclamant des systèmes qui, par leurs extravagants excès, rendait odieuse la libre pensée qu'ils prétendaient défendre.

Naguère vous commettiez la plus sinistre des plaisanteries en proclamant le *droit de la force* dans votre livre de la *Guerre et de la paix*.

Aujourd'hui, enfin, vous lancez l'insulte au mouvement généreux qui emporte l'Italie et avec elle tous les esprits libéraux. Vous jetez en travers de sa route les arguments moisis des légitimolâtres, vous pactisez avec le cardinal Antonelli.

En vérité, monsieur, si vous êtes avec cela l'ami de la démocratie, puisse le ciel la préserver à jamais de pareilles amitiés.

Non, vous n'aimez pas la démocratie, vous vous aimez vous-même. Que dis-je ? Vous vous adorez.

Vous êtes le dieu Proudhon et vous vous rendez à vous-même un culte fervent.

Vous prenez pour un dogme chaque caprice de votre logique fantaisiste. Vous confondez l'originalité et l'égarement.

Excessif en tout, vous aspirez au monopole de l'intelligence. Après vous le déluge. Périssent tous les principes pourvu que votre divinité stupéfié les badauds par ses miracles de palinodies.

Eh bien, non ! les badauds eux-mêmes ne croient plus en vous ; la liberté avait depuis longtemps cessé d'y croire.

Votre égoïsme a beau se défier, il n'a plus d'autels.

Je me trompe.

Il en aura un encore.

Celui-là sera élevé par la pieuse reconnaissance des ultramontains et des légitimistes.

Après le gage que vous venez de leur donner, ils seraient par trop ingrats de ne pas vous apothéoser un peu. Vous valez bien les martyrs japonais, que diable !

Et vous servez encore davantage le parti...

Quant à moi, — je ne vois pas pourquoi on ne vous élèverait pas incessamment une statue devant le Vatican, pour subvenir aux frais on inventerait le denier Proudhon, pendant du denier de saint Pierre.

Ce que je vous souhaite, monsieur, comme étant à la

fois pour vous la plus méritée des récompenses et le plus éclatant des châtiments.

Ainsi soit-il!

PIERRE VÉRON.

Voici la lettre, cause du duel de M. Dillon.

Bruxelles, le 28 septembre 1862.

A Monsieur le Directeur du JOURNAL DES HARAS.

Monsieur le Directeur,

Je viens recourir à votre obligeance pour vous prier de vouloir bien insérer dans vos colonnes une lettre écrite par moi au journal le Sport et qu'il s'est refusé à publier.

Cette lettre étant une réponse directe à plusieurs articles qui ont paru dans ce journal, je suis désireux de la rendre aussi publique que possible, et je m'adresse à votre impartialité, Monsieur le Directeur, en vous demandant sa publication dans le Journal des Haras.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

DUC DE CADEROUSSE GRAMONT.

A Monsieur le Rédacteur en chef du SPORT.

Paris, 16 août 1862.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je suis obligé de répondre encore une fois à un article du dernier numéro du Sport.

Un correspondant de Boulogne se plaint de trouver une contradiction flagrante dans ma lettre du 3 août. Évidemment ce correspondant n'assistait pas aux courses de Boulogne, car il ne pourrait nier un fait patent, c'est que les obstacles étaient moins sérieux que partout ailleurs; le Sport lui-même a été le premier à le dire, et le public a pu en être juge. Que les chevaux, le mien entre autres, aient peu ou mal suivi le parcours, il n'y a dans cette question aucun rapport avec la nature des obstacles, car tout récemment, à Abbeville, huit chevaux sur neuf n'ont pas fait le parcours et cependant les obstacles étaient faciles.

Si je reviens du reste sur cette observation insérée au dernier numéro, c'est qu'il est à présumer qu'elle émane, non pas d'un correspondant de Boulogne, mais bien de M. Dillon lui-même, et j'ajouterai ici que ce rédacteur ne laisse échapper aucune occasion de faire des observations qui, malveillantes toujours quand elles touchent aux gens du monde, sont le plus souvent inexactes.

C'est ainsi que dans le compte rendu des courses d'Abbeville, M. Dillon constate ma réclamation contre le cavalier de Mauchline, et termine en disant : « Il est vrai qu'à Abbeville comme ailleurs la question a été tranchée en sa faveur. M. Dillon sait mieux que personne l'inexactitude du fait qu'il avance.

A Rouen, à Caen, et au Pin, ce cavalier n'a été admis à courir ou à profiter des décharges que sous toutes réserves et la question n'a pas encore été décidée.

A Abbeville seulement les commissaires ont accordé la décharge au cavalier de Mauchline, et j'en ai été d'autant plus surpris, je dois le dire, qu'ils l'ont fait sans enquête et sur la simple présentation du propriétaire de Mauchline, qui, précisément, avait été le premier à réclamer à Rouen contre la qualification du cavalier en question. Rien à coup sûr n'a dû paraître plus étrange qu'un pareil revirement d'opinion, si ce n'est de voir ce même cavalier consentir à monter le cheval d'un propriétaire qui lui refusait quelques jours auparavant la qualité de gentleman.

Il est également curieux de voir M. Dillon se faire juge de la qualification des gentlemen. Où aurait-il en effet appris à les connaître? — « Formez, dit-il, un club, et l'on pourrait à la rigueur exclure tout gentleman qui monte bien. » — Il est difficile de trouver une phrase plus ridiculement absurde. Il serait à désirer que M. Dillon sût s'abstenir désormais de ses remarques et de ses appréciations, et se borner à faire ses compte rendus de courses.

Je n'entends pas entreprendre sur ce sujet une discussion avec le Sport, aussi est-ce la dernière fois que je répondrai à des insinuations qui, je le répète, sont aussi fausses que malveillantes, mais vous conviendrez, Monsieur le Rédacteur en chef, que les questions relatives aux gentlemen peuvent et doivent me toucher, c'est pour cette raison que j'ai tenu à relever les appréciations erronées qui ont paru dans le numéro du 13 août, et je compte sur votre obligeance pour vouloir bien insérer ma lettre.

Recevez, Monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de ma considération distinguée.

DUC DE CADEROUSSE GRAMONT.

Le colosse qui dirige le colossal CAFÉ DU XIX^e SIÈCLE à Paris vient d'acheter à l'un des matelots vainqueurs à Pali-Kao un jeune mandarin trouvé et rapporté tout vivant jusqu'à Paris; ce jeune Chinois a fait comme Vert-Vert,

le perroquet chanté par Gresset; pendant la traversée, il a oublié sa langue, et s'est avisé de prendre aux loustics troupiers décorés du ruban jaune hiéroglyphique, la funeste manie du calembour.

Le petit magot, auquel sa famille a donné le nom de Ka-Fé-A-Lo, ce qui l'a destiné fatalement à sa profession actuelle de garçon limonadier, disait hier à son trop frisé patron :

— Savez-vous pourquoi les soldats français ne viendront que rarement dans votre café ?

— Non, répondit Loisel.

— Eh bien ! c'est que, depuis mon arrivée ici, reprit le jeune Chinois, votre établissement à l'air d'un café de Pékin.

Huit boucles de la chevelure de Loisel se dressèrent comme des paratonnerres; le Louis XIV de la limonade donna l'ordre de faire vibrer l'orgue-orchestre, et l'organiste fit tant des pieds et des mains que l'harmonie se rétablit entre le maître et le magot.

Le Chinois regardait, de tous ses petits yeux, les mar-teaux qui frappaient les cimbales, les tambours et les clochettes, il laissait ses vastes oreilles se dilater.

Tout à coup deux larmes s'échappent de ses yeux, qui ressemblent à deux boutonnières neuves.

— Pourquoi pleures-tu? lui dit son maître?

C'est, reprit le jeune Pali-Kaotais, que votre mécanique me donne des souvenirs de ma Chine.

Loisel, exaspéré, s'écria ;

— Ce magot-là va me faire ressembler à la mère Moreaux.

— Pourquoi, patron? demanda timidement le grave Rozière.

— C'est que j'ai l'air d'offrir au public un Chinois qu'on fit dans de l'esprit.

M. Sax junior tient à faire parler de lui.

Sa découverte, au reste, ne manque pas d'une certaine originalité.

Parler de rendre la santé aux femmes délicates en leur faisant jouer du trombone, voilà certainement une idée qui n'est pas commune.

Je me demande seulement, à part le côté fantaisiste de la chose, si M. Sax croit sérieusement à la vertu de ce remède.

Et comment il compte disposer les doses :

Pour une phthisie, il ordonnera sans doute l'ophtalméide.

Pour des vapeurs, le simple piston.

Et pour une indigestion une air de trompette à vingt-cinq sous.

Au reste, je dois dire que ce système sourit à beaucoup de gens.

M^{lle} X... entre autres aime assez cette façon de guérir, l'autre jour une de ses amies la rencontre donnant le bras à un cor de chasse de la ligne.

— Comment, ma chère, lui dit-elle, tu fréquentes des musiciens?

— C'est par prévoyance, ma chère, je n'aurais qu'à tomber malade!

Un monsieur va voir Dolorès.

Enthousiasmé par la beauté de cette tragédie déguisée, il ne trouve pas mieux pour manifester son contentement que de s'endormir.

Le lendemain, il s'aperçoit qu'il a oublié son paletot dans sa stalle transformée par lui en couchette.

Il court chez un ami.

— Mon cher, lui dit-il, toi qui connais du monde à la Comédie-Française, rends-moi donc un service.

— Lequel?

— Celui d'aller redemander mon paletot que j'y ai laissé hier.

— C'est inutile, mon cher, on ne te le rendra pas.

— Pourquoi donc?

— Dolorès l'a gardé pour s'y tailler une veste.

L'autre nuit les sergents de ville ramassent un ivrogne sur un banc des boulevards.

Conduit devant le commissaire de police, l'inculpé réclame l'indulgence de l'autorité.

Le commissaire lui fait observer qu'il a déjà été condamné plusieurs fois pour vagabondage nocturne.

La petite admonestation se termine par ces mots :

— Allez, vous êtes un incorrigible ivrogne. Le vin vous perdra.

— Si c'est possible, s'écria l'inculpé, voilà trois mois que je n'ai bu le moindre canon.

— C'est trop fort, fit un sergent de ville, quand nous avons arrêté cet homme il ne se tenait plus sur ses jambes!

— Nierez-vous encore? demanda le commissaire d'une voix tonnante.

— Non, mon commissaire, seulement ce n'est pas le vin?

— Qu'était-ce alors?

— Mon commissaire, j'avais vu dans la soirée les Femmes, au Vaudeville.

Bonjour, mon cher ami, ne saurais-tu me dire quelle est la mère des manufactures impériales de cigares et de caporal?

— Non, ni ne le veux savoir.

— Tu le sauras cependant. C'est Tabaca.

— Ciel! et pourquoi?

— Parce que Tabac à fumer de la régie.

La Gazette de Mons reçoit de Wasmes la lettre suivante :

« En fuyant le shoking d'une façon peu intelligente, on risque souvent d'y tomber. Qu'on en juge par ces quelques mots sur la naïveté de deux jeunes demoiselles des environs qui viennent de terminer leurs études dans un pensionnat dirigé par des religieuses.

« Ces deux jeunes personnes s'étaient rendues ces jours derniers chez une de leurs connaissances dans le but de faire une visite.

« Comme le froid était intense, la dame de la maison les invita à approcher du feu, mais elles remercièrent poliment en ces termes :

« Nous vous remercions, madame, nous sommes hermaphrodites.

« On comprend l'hilarité que ces paroles ont dû produire dans l'assemblée qui était assez nombreuse.

« Les religieuses avaient induit leurs élèves en erreur, en leur disant que le mot hermaphrodite signifiait : qui n'a ni chaud ni froid.

« Nous conseillons à nos jeunes pensionnaires de consulter leur dictionnaire à l'avenir.

« Un témoin oculaire et auriculaire. »

Pour l'intelligence de ce récit, il faut savoir qu'hermaphrodite signifie Auvergnat.

DANS UNE ÉCOLE SPÉCIALE.

LE PROFESSEUR. — Quelle est la principale action de la chaleur sur les corps?

L'ÉLÈVE. — Elle les dilate.

LE PROFESSEUR. — Citez m'en un exemple?

L'ÉLÈVE. — Dam! en été, les jours sont plus longs qu'en hiver.

THÉÂTRES.

Théâtre royal de la Monnaie. — *Lalla-Roukh*, opéra-comique en 2 actes, par Michel Carre et Hippolyte Lucas, musique de M. Felicien David. — *Rose et Colas*, opéra-comique en 1 acte, de Sedaine, musique de Monsigny.

Théâtre royal du Parc. — *Une corneille qui abat des noix*, comédie en 3 actes mêlée de chant par MM. Théodore Barrière et Lambert Thiboust. — *Une femme qui se grise*, vaudeville en un acte par MM. Guénée Delacour et Thiboust. — *Quand on veut tuer son chien*, comédie en 1 acte par MM. Barrière et Lorin.

Théâtre royal des Galeries Saint-Hubert. *Le Bussu*, pièce à grand spectacle en 5 actes et 14 tableaux, par MM. A. Bourgeois et P. Fexal.

Théâtre national du Cirque. 6 h. 1/2. — *Les Bibelots du Diable*, grande féerie en 16 tableaux, costumes, machues, cartonnages, décorations et trucs nouveaux. Divertissement de danse. — *La Mariée du Mardi-Gras*, vaudeville en 3 actes.

Théâtre Scraphin mécanique, rue Royale intérieure. — Aujourd'hui dimanche, à 2 et à 7 heures. — Une soirée de salon. — Vue de Paternie. — Grandes pièces mécaniques et changements à vue. — Marionnettes de M. Radutti de Milan. — Les Dames de la Halle on le cabriolet renversé, scène comique en un acte. — La Fee aux étoiles d'or, grande féerie. — Brillant divertissement composé de danses de caractère, métamorphoses, ballets, etc. — La Mere Gigogne et ses 14 enfants. — La danse des échasses. — Ballet des Ethiopiens. — Grand polyorama. — Fantasmagories. — Chromatopes anglais et chinois.

Tous les soirs à 7 heures représentation. — Les jendis et dimanches à 2 heures représentation supplémentaire sans préjudice à celle du soir.

Théâtre Molière (Direction de Gilles Naza). — Incessamment réouverture.

Théâtre Lyrique. — Grandes luttes antiques.

Casino des Galeries St-Hubert. Tous les soirs : Concert vocal et instrumental. — DUOS. — SAYNETTES — OPÉRETTES. Prix d'entrée : 50 centimes.

Théâtre des Boulevards (ancien Théâtre des Nouveautés). — *Bals Marton*, samedi, dimanche et fêtes. Prix d'entrée : 2 francs.

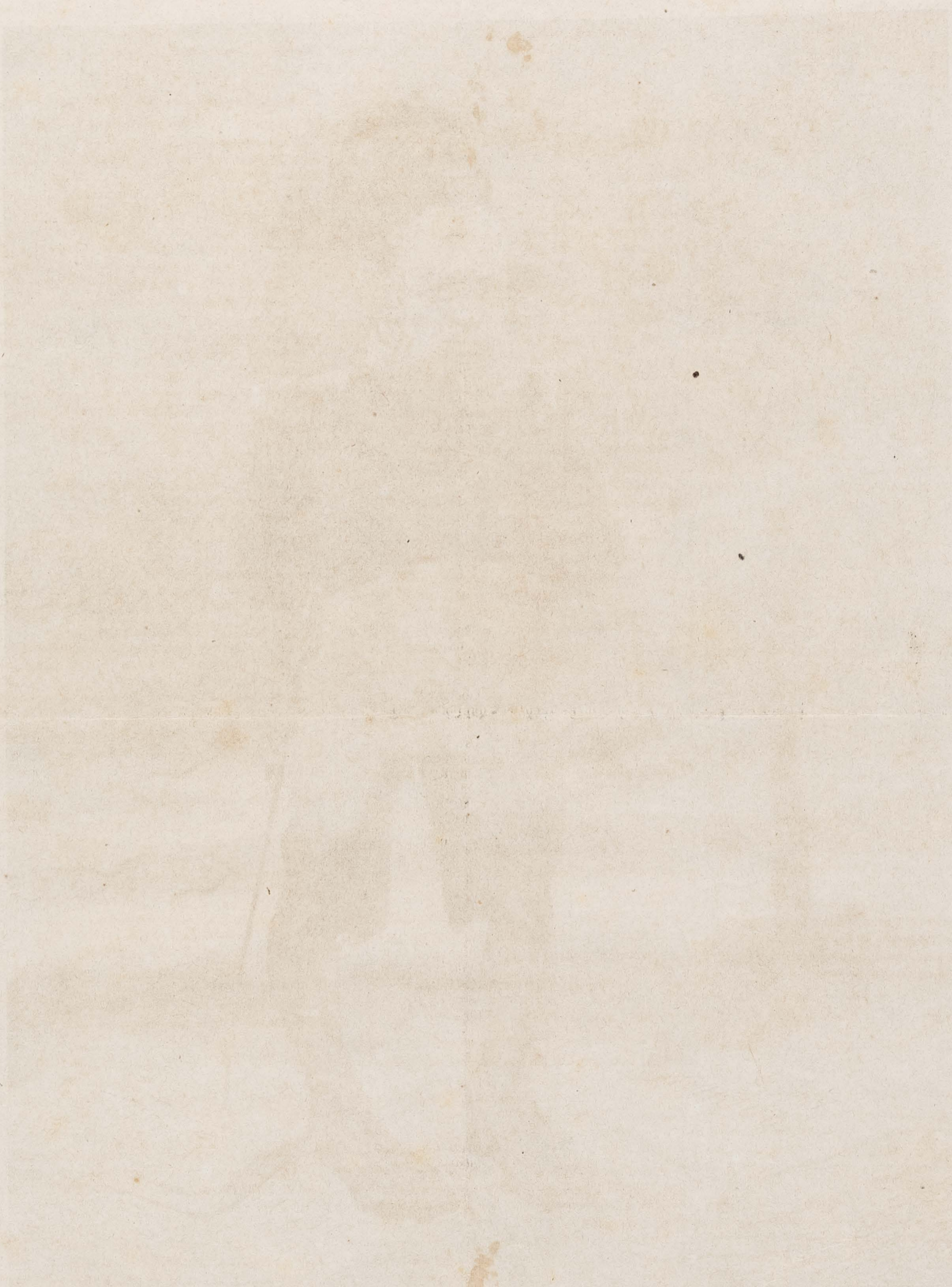
UYLENSPIEGEL



FELICIEN ROPS.

LA DERNIÈRE INCARNATION DE VAUTRIN.

REPERE



LA DÉPARTEMENT DE VAUBAN